

L'Amérique sur les traces de Jean de Patmos

Robert Richard

Volume 50, Number 4 (282), November 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34707ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Richard, R. (2008). L'Amérique sur les traces de Jean de Patmos. *Liberté*, 50(4), 77–88.

L'Amérique sur les traces de Jean de Patmos

Robert Richard

Qu'est-ce qui, depuis le temps, fait courir l'Amérique? À quelques semaines du scrutin du 4 novembre 2008, il n'est peut-être pas inutile de poser la question. Au moment d'écrire ces lignes (en septembre), les deux candidats à la Maison-Blanche, John McCain et Barack Obama, sont à égalité dans les sondages. Je reprends la question : qu'est-ce qui fait galoper l'oncle Sam? Un retour sur l'histoire, en particulier sur les origines des États-Unis d'Amérique, pourra nous fournir quelques éléments de réponses. En fait, tout débute avec le dernier livre de la Bible : l'Apocalypse de Jean de Patmos, et la question de savoir s'il faut, oui ou non, interpréter à la lettre les visions saisissantes, et assez Technicolor, merci, qui y sont consignées. Rappelons que le mot *apocalypse* est la transcription d'un mot grec dont le sens est « révélation » ou, plus simplement, « dévoilement ». Il s'agit des révélations faites à l'homme par Dieu à propos de choses connues de Lui seul, et qui concernent l'avenir.

Au IV^e siècle, saint Augustin reprend ce qu'Origène avait pourtant déjà dit un siècle avant lui, à savoir que le somptueux tableau apocalyptique tel que peint par Jean n'aurait de valeur qu'allégorique. Il s'agirait de métaphores visant à décrire le cheminement de l'individu dans la foi. Rien à voir avec ce qui pourrait être réellement vécu par des collectivités, en ce bas monde. Prises au pied de la lettre, les visions de Jean sont d'un grandiose incontestable : le règne millénaire du Christ sur terre — Éden adamique, prise deux —, le tout aboutissant à un ultime affrontement (*Harmagedôn*) avec Satan et, pour finale, l'établissement de la Nouvelle Jérusalem. Celle-ci devait descendre du ciel (Ap

20,2), atterrissant à la manière d'une soucoupe volante. Un certain Montanus, qui, à la fin du II^e siècle, s'était déclaré l'incarnation du Saint-Esprit, aurait vu cette cité flotter au-dessus des nuages, pendant quarante jours et quarante nuits, signe incontestable qu'elle allait bientôt se poser, selon les calculs de Montanus, quelque part en Asie Mineure. Or c'est justement cette idée d'un éventuel paradis *sur terre* — que ce soit le règne des mille ans ou la Nouvelle Jérusalem — qu'Augustin va refuser, la qualifiant d'hérésie : pour l'évêque d'Hippone, les finalités divines et les finalités terrestres ne doivent pas être confondues.

Malgré les avertissements d'Origène et surtout d'Augustin en la matière, bon nombre d'illuminés vont promouvoir, au Moyen Âge et jusqu'au XVI^e siècle, voire au-delà, la notion d'un Christ qui, un jour, descendra sur terre pour y régner en personne pendant mille ans¹. Ce scénario sera repris, au XVII^e siècle, mais avec quelques modifications, par la tradition apocalyptique anglaise. Il s'agit en fait de ces sectes aux noms pittoresques, pour ne pas dire burlesques — *Levellers, Diggers, Ranters, Muggletonians, Fifth Monarchy Men*, etc. —, qui naissent à l'époque de la guerre civile anglaise, et qui tentent de conjuguer, mais à leur manière, les deux finalités, divine et terrestre. Ces sectes affirmeront que les événements décrits dans le *Book of Revelation* — c'est ainsi que se nomme l'Apocalypse de Jean de Patmos en anglais — se produiront véritablement, et que le *Kingdom of God* finira par s'implanter réellement dans notre temps et dans notre espace à nous. On conserve donc la notion d'une *utopie* terrestre devant durer mille ans, à ce détail près — et c'est la légère correction que certaines de ces sectes vont apporter par rapport aux millénarismes précédents — que ce n'est plus le Christ lui-même en personne, mais les chrétiens et les principes chrétiens qui triompheront sur terre pendant mille ans. Au cours de ces mille années — époque durant laquelle le diable aura été ligoté —, il n'y aura plus de guerre, ni de pauvreté, même pas de misère, et

1. Voir l'excellent ouvrage de Norman Cohn *The Pursuit of the Millennium*, New York, Oxford University Press, 1957, 412 p.

les hommes qui vivront alors évolueront enfin dans un monde baigné de vraie Justice².

Les fondements de l'Amérique

Parmi les différents courants qui auront contribué à forger l'identité politique et sociale américaine, deux sont d'une importance particulière : l'humanisme civique italien du XVI^e siècle (lui-même inspiré des républiques « vertueuses » de l'Antiquité) et le puritanisme apocalyptique protestant du XVII^e siècle anglais, dont il vient d'être question³. C'est, en gros, la position de l'historien américain J. G. A. Pocock (d'origine néo-zélandaise), qui remet ainsi en question la notion d'une Amérique enfantée essentiellement dans le juridisme lockéen. L'humanisme civique florentin dont il s'agit est principalement celui de Machiavel, plus précisément le Machiavel des *Discours sur la première décade de Tite-Live*. Cet humanisme débarquera en Amérique, mais seulement après avoir fait un long détour par l'Angleterre du XVII^e siècle. C'est de là que cet humanisme traversera l'Atlantique, où il nourrira la réflexion politique des artisans de la guerre de l'Indépendance de 1776-1783. Or — et ce point est important —, à cet humanisme civique le puritanisme protestant anglais aura ajouté une très capiteuse dimension messianique. Ainsi, en fin de périple (Florence, Angleterre, terre d'Amérique), vertu protestante et *virtù* républicaine finiront par constituer la structure en double hélice de l'ADN américain. Autrement dit, l'Amérique prendra par le bout de l'apocalyptique le combat humaniste républicain de la vertu contre la corruption.

L'Amérique a l'apocalyptique dans le sang. Pour mémoire, voici quelques-uns des jalons dans la longue histoire du messianisme américain. En 1620, les *Pilgrim Fathers* (Pères pèlerins) quittent une Angleterre persécutrice et plus généralement

2. Ernest Lee Tuveson, *Redeemer Nation : The Idea of America's Millennial Role*, Chicago, The University of Chicago Press, 1968, p. IX-X (ma traduction).

3. Voir l'ouvrage incontournable de J. G. A. Pocock *The Machiavellian Moment : Florentine Political Thought and the Atlantic Republican Tradition*, Princeton (NJ), Princeton University Press, 1975, 602 p. Chez Pocock, l'humanisme civique pèse beaucoup plus que l'apocalyptique dans la balance.

une Europe corrompue, et s'installent sur le territoire des futurs États-Unis d'Amérique, avec l'intention d'y fonder la « Nouvelle Jérusalem ». En 1630, le puritain John Winthrop aura cette image pour décrire les rives du Massachusetts, qu'il contemple alors qu'il se trouve à bord de la frégate Arbella : *City upon a hill*⁴. Il s'agit bien sûr de la communauté sainte, et encore une fois de la Nouvelle Jérusalem, à construire. Le sermon — appelons-le par son vrai nom — de Winthrop fait référence à la ville de Boston et précise que ce travail de construction va se dérouler sous l'œil vigilant des peuples du monde. Winthrop les imagine impatients, pleins d'espoir — ce qui ne les empêche pas d'avoir l'œil critique. Car tous ces peuples veulent s'assurer que l'œuvre de Dieu sera bien menée par ces puritains qui s'apprêtent à débarquer sur les côtes du Massachusetts (dont, par ailleurs, Winthrop sera le premier gouverneur). C'est seulement au XIX^e siècle que la métaphore de Winthrop captera l'imaginaire américain. John Adams et Abraham Lincoln seront les premiers à broder sur la *City upon a hill* du puritain. Mais, à mesure qu'on avance dans le temps, la *City* ne figure plus la seule ville de Boston, ni la colonie du Massachusetts, mais le grand projet américain en tant que tel. Au XX^e siècle, John F. Kennedy fera usage de l'image de Winthrop. Puis, en janvier 1974, ce sera au tour de Ronald Reagan d'y mettre du sien, en y apportant une petite retouche éditoriale tout à lui. Ainsi la *City* de l'acteur devenu président se mettra-t-elle à *briller*. Dans sa bouche, il s'agit maintenant de la « *shining city upon a hill* » qui, de ce fait, pourra et même devra servir de phare — *beacon*, en anglais — pour tous les peuples de la planète. Comment se surprendre, après tout cela, qu'un George Bush fils puisse proclamer, en l'an 2000, « our nation is chosen by God and commissioned by history to be a model to the world⁵ » ? Voilà comment

4. Pour reprendre les mots de Winthrop, dans l'orthographe de l'époque : « For wee must consider that wee shall be as a citty uppon a hill. The eies [eyes] of all people are uppon us. » L'image de Winthrop se trouve dans un sermon — dont le titre est *A Model of Christian Charity* — qu'il écrit à bord de la frégate Arbella, au moment où le navire s'apprête à accoster.
5. « Notre nation a été choisie par Dieu, et investie par l'histoire pour servir de modèle au monde » (ma traduction).

ça finit quand on se met à tresser les idéaux républicains avec les idéaux de l'apocalyptique protestant.

Revenons au XVIII^e siècle, question de glaner quelques spécimens additionnels de ces flambées apocalyptiques. Dans un poème de 1726, l'évêque irlandais George Berkeley destine l'Amérique à un grand avenir. Il la dénomme *Time's noblest offspring*, la plus noble progéniture du Temps, suivant le schéma traditionnel de la *translatio studii et imperii* (inventée au Moyen Âge), pour présenter l'Amérique en légitime héritière de l'antique pouvoir de Troie. Dans ce tableau fabuleux, pouvoir et savoir impériaux empruntent une trajectoire — une translation — qui va d'est en ouest : de Troie à la Grèce, puis à la Rome de l'Antiquité ; de là, pouvoir et savoir impériaux passent aux mains de la France, puis à celles de l'Angleterre, tout cela à l'époque de la Renaissance et des XVII^e et XVIII^e siècles. Or, aux yeux de Berkeley, l'Amérique devait incarner, au sein de cette narration fantasmagique, le cinquième et dernier Acte de l'Histoire de l'humanité. Mais c'est ici que le redoutable carburant de la foi millénariste américaine va faire monter les enchères : le poème de Berkeley, qui n'avait rien d'un écrit millénariste (d'ailleurs, l'auteur lui-même n'avait rien d'un millénariste), sera pourtant lu dans l'optique chiliaste⁶ par des générations successives d'Américains⁷. Dans la notion d'un « cinquième Acte », emprunt anodin à la langue du théâtre, l'Amérique aura préféré entendre la prophétie vétêrotestamentaire d'une « cinquième Monarchie », que, suivant le rêve de Nabuchodonosor, Dieu devait fonder un jour *sur terre* : « Le Dieu du Ciel dressera un royaume qui [...] écrasera et anéantira tous [les] royaumes et lui-même subsistera à jamais », peut-on lire dans la Bible, au livre de Daniel (Dn 2,44). D'où la secte des *Fifth Monarchists* ou *Fifth Monarchy Men* dans l'Angleterre de Cromwell, mouvement dont le but était de réformer le Parlement anglais en vue du retour imminent du royaume de Dieu sur terre.

L'Amérique ne se débarrassera jamais tout à fait de ses réflexes apocalyptiques. D'autres exemples ? La doctrine de la

6. *Chiliaste* (prononcé *kiliaste*) est un synonyme de « millénaire ». On parlera donc de *chiliasme* pour dire « millénarisme ».

7. Ernest Lee Tuveson, *op. cit.*, p. 92-95.

Manifest Destiny, énoncée par John O'Sullivan en 1845, et qui cautionnait l'Amérique dans sa conquête, souvent violente, du *Far West*. Tout devenait permis, du moment qu'on qualifiait cette conquête de « mission » pour apporter la démocratie et la foi protestante aux populations amérindiennes infidèles⁸. Il y a jusqu'à Herman Melville qui proclame, dans son roman *White Jacket*, de 1856 : « Nous les Américains sommes un peuple élu — l'Israël de notre temps ; nous portons l'arche des libertés du monde. » Et, dans le même roman, Melville y va de cet énoncé qui ne laisse aucune place au doute : « [Le Messie politique] s'est incarné en nous. » En 1919, le président Woodrow Wilson lancera ce propos, qui est en fait une profession de foi à consonances apocalyptiques : « L'Amérique a le privilège infini de réaliser son destin et de sauver le monde. »

C'est justement ce lourd héritage messianique qui explique la fâcheuse habitude d'un George W. Bush d'analyser la politique internationale non pas en des termes géo-économiques ou de conflits Nord-Sud, etc., mais en termes de bien et de mal. En particulier, cela explique le vocabulaire (*evil doers*, *axis of evil*) qu'il avait affectionné pour qualifier les ennemis des États-Unis d'Amérique, dans les mois qui avaient suivi le 11 septembre 2001. Et, bien entendu, il y avait le choix plus que douteux du mot « *crusade* » (croisade), pour désigner la contre-attaque qu'il voulait mener contre le terrorisme islamiste international.

Harmagedôn, le film

L'Harmagedôn (Ap 16,16) désigne l'endroit — la colline de Megiddo — où devra se dérouler la guerre à finir entre les forces du Bien et les forces du Mal. Voici la séquence des événements prévus : un Ange descendu du ciel « maîtrisa le Dragon, l'antique Serpent — c'est le Diable, Satan — et l'enchaîna pour mille années » (Ap 20,2). Satan étant ligoté, le Christ et les saints — ou bien les chrétiens et les principes de la chrétienté (suivant l'interprétation qu'on aura choisie) — régneront sur une terre

8. Pour bien saisir le sens de cette doctrine, voir l'excellent ouvrage d'Albert K. Weinberg *Manifest Destiny*, Chicago, Quadrangle Books, 1963, 559 p.

enfin apaisée, pendant un millénaire. À la fin de ce temps de paix, Satan sera relâché (Ap 20,7), et c'est à ce moment que se produira l'ultime affrontement (Ap 20,8).

Il n'est pas totalement insensé de penser que ce scénario d'un Harmagedôn flamboyant ait pu être présent, de façon plus ou moins confuse, dans la tête des Bush, Rumsfeld et Rice quand, en mars 2004, ils lançaient l'Amérique en guerre contre Saddam Hussein. On le sait maintenant, le président Bush et ses acolytes roulaient sur une impudente poignée de mensonges et de demi-vérités : armes de destruction massive ; complicité entre Hussein et Ben Laden, les deux étant censés marcher bras dessus, bras dessous, etc. D'aucuns diront qu'il n'y avait là que poudre aux yeux pour camoufler la très marchande et très capitaliste convoitise du gouvernement américain cherchant à mettre la main sur les champs de pétrole du Moyen-Orient. Mais le fait de lorgner les richesses pétrolières n'enlève rien au dessein apocalyptique des Américains. Quand on est destiné à livrer bataille dans un Harmagedôn digne du grand écran, il faut pouvoir occuper les positions stratégiques, s'assurer la maîtrise des principales ressources, etc. À ce titre, il faut lire l'ouvrage *L'Amérique messianique*⁹, qu'Alain Frachon et Daniel Vernet, journalistes au *Monde*, ont consacré au néoconservatisme américain — les *neocons*. Frachon et Vernet mettent au jour l'alliance des néoconservateurs avec le fondamentalisme chrétien américain. Comme le précisent les auteurs, cette coalition n'a rien d'une pensée. C'est plutôt une sensibilité, ce qui rend difficile toute tentative d'en dresser le portrait.

Mais, quand tout a été dit, la preuve que la psyché américaine carbure à l'apocalyptique, c'est le cinéma hollywoodien qui nous la fournit. C'est là, dans la sensibilité, et j'ai envie de dire dans la grande machinerie apocalyptique, que ce cinéma puise bon nombre de ses scénarios *blockbusters*. Le récent *Batman — The Dark Knight* (2008), du metteur en scène Christopher Nolan — en est un exemple. D'ailleurs, ce film, disons-le en passant,

9. Alain Frachon et Daniel Vernet, *L'Amérique messianique : les guerres des néo-conservateurs*, Paris, Seuil, 2004, 221 p.

comporte des accents tout à fait dignes de Lautréamont : le combat ultime entre Batman et le Joker vaut bien le combat entre le Tout-Puissant et Maldoror, qu'on peut lire à la sixième strophe du chant VI de la grande œuvre d'Isidore Ducasse. Chez Ducasse, l'archange envoyé par le Tout-Puissant pour en découdre avec Maldoror a cette réflexion concernant son adversaire : « À son nom, les armées célestes tremblent; et plus d'un raconte, dans les régions que j'ai quittées, que Satan lui-même, Satan, l'incarnation du mal, n'est pas si redoutable. » Ce à quoi, en voyant l'archange, Maldoror répond, mais en pensée : « Il a l'air plein d'inexpérience; je lui réglerai son compte avec promptitude. Il vient sans doute d'en haut, envoyé par celui [le Tout-Puissant] qui craint tant de venir lui-même ! » Puis, l'archange somme Maldoror de se rendre : « N'essaie pas la lutte et rends-toi. Je suis envoyé par quelqu'un [le Tout-Puissant] qui est supérieur à nous deux, afin de te charger de chaînes [...]. » Et Ducasse de commenter :

Quand notre héros [Maldoror] entendit cette harangue, empreinte d'un sel si profondément comique, il eut de la peine à conserver son sérieux sur la rudesse de ses traits hâlés. Mais, enfin, chacun ne sera pas étonné si j'ajoute qu'il finit par éclater de rire¹⁰.

Eh oui, Maldoror, le Joker...

Revenons à *The Dark Knight*. Comme toujours, dans ce type de scénario hollywoodien, ce qui est en cause, ce n'est pas le salut de l'individu : on n'est pas chez Ingmar Bergman, ici, le Suédois étant assez augustinien sur ce compte. Ce qui est en cause, finalement, dans à peu près tous les *Batman*, c'est le salut d'une ville entière, Gotham, pour ne pas la nommer.

Puis, dans notre palmarès hollywoodien, il ne faut absolument pas oublier Superman. Dans *Superman Returns* (2006), du metteur en scène Bryan Singer, c'est au sauvetage du continent nord-américain que notre brave surhomme s'attelle. Au début du film, un psychopathe du nom de Lex Luthor — quel nom ! — cherche à détruire l'État de la Californie, mais Superman (Gloire

10. Isidore Ducasse, *Les chants de Maldoror*, Paris, Flammarion, 1990, p. 306-307.

à lui !) l'en empêche. Frustré, Luthor revient à la charge avec un plan encore plus diabolique, consistant à créer un immense continent fait de kryptonite qui croît comme du spath. Ce continent s'ouvre, se déploie, et pour ainsi dire *se gonfle* à une vitesse folle, un peu à la manière d'un gigantesque *airbag* fait de cristaux (que voulez-vous, ainsi va le cinéma américain). Guerre des continents, donc. Ce continent finira par asphyxier l'Amérique du Nord au grand complet, entraînant ainsi dans la mort des millions de vies humaines. Un sacré boulot, même pour Superman ! Mais rien n'est à son épreuve, car voilà, allez hop, qu'il nous sauve 400 millions d'individus ! Et dire qu'Augustin vous faisait ça à la mitaine, une âme à la fois !

Chez Batman et Superman, c'est toujours accessoirement qu'on sauve la veuve et l'orphelin. La visée ultime est de secourir l'Amérique, et, par-delà l'Amérique, les peuples de la terre entière — sans doute ces mêmes peuples qui, dans le sermon de John Winthrop, observaient, émerveillés, les puritains américains à l'œuvre pour ériger la *City upon a hill*. Puis, n'oublions pas ces grandes fresques sotériologiques¹¹ hollywoodiennes qui se déroulent à l'écart des règles du juridisme lockéen, parfois même en les défiant ouvertement. Ces super-shérifs — Superman, mais encore plus Batman — sont des justiciers autonomes, exerçant leur métier de rédempteurs dans une sorte de farouche illégalité qui aurait sans doute plu au philosophe américain Henry David Thoreau, héros de la désobéissance civile.

Mais, d'une certaine manière, c'est le film *Armageddon* (1998), du metteur en scène Michael Bay (avec Bruce Willis dans le rôle principal), qui traduit le mieux ce fond apocalyptique américain, et ce, parce qu'il parvient à accorder une place à cette autre composante de l'identité américaine qu'est le civisme machiavélien renaissant. Dans ce navet grandiloquent, une météorite fonce sur la terre. Le combat qui se prépare, on le sent, c'est celui, républicain, de la *virtù* contre la *fortuna* (dont le pendant est le combat de l'apocalyptique protestant de la vertu contre

11. La sotériologie désigne la doctrine du salut par un rédempteur.

la corruption¹²). Ce n'est plus le seul continent nord-américain qui risque d'y passer, c'est le globe *in toto*. Celui-ci sera finalement sauvé de la destruction totale, par une équipe invraisemblable de foreurs américains — moitié cow-boys, moitié idiots savants — qu'on envoie dans l'espace pour faire exploser le méchant caillou satanique avant qu'il ne frappe la terre. Pourquoi une équipe de foreurs, demandez-vous ? Eh bien, cette bande de hurluberlus devra monter dans une fusée américaine, se poser sur la météorite, creuser un trou (à la manière d'un forage sur un champ de pétrole), glisser dans ce trou une bombe atomique, puis décoller *en catastrophe*, avant de faire exploser l'engin atomique à l'aide d'une télécommande de vulgaire *zappeur* de salon. Simple comme bonjour, non ?

On se trouve, ici aussi, fort loin du juridisme lockéen. Ces foreurs sont des illuminés doués d'une science techniciste infuse de fond de garage. La cervelle de ces *home-grown heroes* crépite sans arrêt de folles intuitions *apple pie*, pour venir à bout de la météorite. Mais — et c'est le point que je voulais souligner —, c'est justement de cette manière que le film se trouve à incarner quelque chose de l'esprit d'une armée réserviste, qui est un des éléments clés du civisme machiavélien. Dans la conception de l'humanisme civique italien du XVI^e siècle, c'est au citoyen ordinaire, et non à une armée permanente, c'est-à-dire à une armée de mercenaires, que revient la tâche de veiller, arme au poing, à la sauvegarde de la cité républicaine. (Cela surprendra, mais la tradition américaine qui veut que l'individu ait le droit de porter une arme est en fait un écho lointain de l'humanisme civique florentin.) D'où, encore une fois, cette équipe de foreurs,

12. Machiavel utilise le terme de « *fortuna* » pour désigner le bonheur, mais plus souvent les malheurs qui nous tombent dessus de manière tout à fait inopinée. Ce sont les « *slings and arrows of outrageous fortune* » dont nous parle Hamlet, dans son fameux monologue, « *to be or not to be* ». Pour combattre la *fortuna*, il faut mettre en œuvre la *virtù*, qui n'a rien de la morale ou de la vertu chrétienne, laquelle serait trop douceuse, selon certains. Au contraire, la *virtù*, c'est le courage, c'est-à-dire l'énergie virile qu'il faut déployer. Avec les nouvelles réalités du commerce des XVII^e et XVIII^e siècles, l'ennemi à combattre ne sera plus la *fortuna*, terme tout de même assez générique, mais la corruption, terme plus spécifique. Contre la corruption, il faudra mobiliser moins la *virtù* que la vertu comme telle.

tous des gars « *ben ordinaires* » (comme dirait Charlebois), mais ayant ce qui compte, c'est-à-dire la *virtù*, dans les gènes. C'est le sang de Machiavel qui coule dans leurs veines, celui de Thoreau aussi — pas du tout celui de Locke ou de cet Européen compliqué qu'est Kant. (C'est par méfiance des illuminés que le philosophe de Königsberg lançait son « obéissez ! » dans son opuscule *Qu'est-ce que les Lumières ?*¹³)

En fin de compte, comment ne pas devenir songeur devant le fait que ce film a pris l'affiche trois ans avant qu'un groupe de terroristes fondamentalistes (sorte d'image en miroir de notre bande de foreurs) lancent des avions sur l'Amérique économique et politique.

McCain ou Obama ?

C'est donc ce fond humaniste et apocalyptique qui fait courir l'oncle Sam. On l'a vu, c'est ce qui a donné aux interventions de Bush en Afghanistan et en Irak des allures de guerre sainte et d'*Harmagedôn*. Maintenant, la question est de savoir si c'est ce même bagage qui va faire courir l'Amérique de demain, qu'elle soit gouvernée par McCain ou par Obama. Bien entendu, c'est moins la part d'humanisme civique que la part messianique qui inquiète. Si McCain est élu, le 4 novembre prochain, la réponse est simple : c'est oui. Ce sera *business as usual*, malgré les démentis d'un McCain cherchant à se distancier de l'administration Bush. Sarah Palin, la colistièrre de McCain, aurait qualifié la présence des troupes américaines en Irak de « mission divine ». Une fois aux commandes, McCain, on peut en être sûr, va tout simplement faire redémarrer la machine messianique américaine. Si Obama est élu, la réponse est moins claire. Comment un homme pourra-t-il, à lui tout seul, réorienter le paquebot apocalyptique américain ? Obama est avocat. Son monde est celui du droit et des impératifs du législateur. En un mot, son monde est celui de

13. En substance, voici ce que dit Kant : « Vous avez des idées pour réformer le monde politique ? C'est très bien. Vous allez d'abord les publier, et nous allons en discuter. Mais, entre-temps, *obéissez*, c'est-à-dire pas question de vous improviser en justiciers et de jouer les Batman ou les Robin des Bois ! » On voit ainsi que Kant n'est pas un Thoreau et encore moins un Max Stirner.

Locke. Il n'a rien du Sauveur improvisé, rien du redresseur de torts autoproclamé. Ce n'est pas lui qui, se soutenant d'un quelconque ADN messianico-civique, se transformera en justicier de la route, vengeant les innocents et punissant les coupables. Car le vrai défi d'Obama est peut-être celui de sauver l'Amérique du Sauveur, enfin, de *tous* les sauveurs quels qu'ils soient. Plus exactement, sa tâche sera de séparer ou de disjoindre l'humanisme civique de l'apocalyptique protestant, comme on sépare le bon grain de l'ivraie. Éteindre, au sein du civisme républicain, la mortifère énergie messianique qui s'y est installée n'est pas chose facile. C'est là une tâche que n'ont pu accomplir les Kennedy, John F. et son frère Robert, tous deux assassinés. Doit-on en conclure qu'on ne tolère pas ceux qui, comme les Kennedy, osent emprunter le chemin du juridique? Cette boutade mise à part, la vraie question demeure : Obama saura-t-il mettre un peu d'eau augustinienne dans le vin apocalyptique américain?

Avec de telles questions, on se retrouve, encore une fois, au cinéma. Je pense à ces fins d'épisodes : « *Will the damsel in distress be saved from the big bad wolf*¹⁴ ? », « *Can America be saved from its Saviors?* » Effectivement, l'Amérique pourra-t-elle être sauvée de ces Sauveurs?

En terminant, comment ne pas avoir une petite pensée pour notre propre fond de messianisme canadien-français. En 1882, les deux traditions messianiques — celle, protestante, des États-Unis d'Amérique et celle, catholique, du Canada français — se sont retrouvées nez à nez, à Lowell, dans l'État du Massachusetts, territoire de notre John Winthrop. Joseph Taché avait alors lancé ce cocorico nationalistico-messianique, devant la Convention du Massachusetts : « Nous voulons fonder une nationalité nouvelle, une civilisation plus avancée que la vôtre, une civilisation pétrie de l'esprit chrétien¹⁵ » ! Qu'en est-il? Ou, question plus importante, *qu'en reste-t-il?* Ce sera pour un prochain article.

14. « La belle captive en détresse sera-t-elle sauvée du gros méchant loup ? »

15. Cité dans l'excellent ouvrage de Réjean Beaudoin *Naissance d'une littérature. Essai sur le messianisme et les débuts de la littérature canadienne-française (1850-1890)*, Montréal, Boréal, 1989, p. 47.